

# diversité

Entretien avec **Marc Hatzfeld**

« *La dynamique sociale a besoin que certaines lois soient enfreintes pour pouvoir éduquer à la loi* »

**MARIE RAYNAL :** Marc Hatzfeld, vous êtes sociologue, vous venez de publier *Les Lascars : une jeunesse en colère*<sup>1</sup> dont nous allons nous entretenir, mais vous êtes également l'auteur de nombreux autres ouvrages qui sont souvent en rapport avec les parcours de personnes fragiles.

**MARC HATZFELD :** Oui, j'ai écrit sur les SDF un livre un peu comparable, en tout cas sur le plan de l'écriture, ainsi que trois livres sur les cités. *Le Petit Traité de la banlieue*<sup>2</sup> qui date un peu maintenant, un autre qui s'intitule *La Culture des cités*<sup>3</sup> qui a eu un peu de succès car je pointais un problème qui n'avait pas encore été traité et que j'ai repris dans *Les Lascars*.

**M. R. :** Pourquoi ce titre, *Les Lascars*, car le mot a un petit côté vieillot, même si je le trouve extrêmement juste ?

■ 1 Paris, Autrement, 2011, préface de René Schérer.

■ 2 Paris, Dunod, 2004.

■ 3 Paris, Autrement, 2006.

■ 4 Lascarin : attesté en 1553, du persan *laskar*, *laskari* (militaire, soldat), *lascarim* en portugais, passé par l'hindoustani et repris par les Anglais (« matelot hindou navigant dans l'océan Indien »).

*Le Robert historique de la langue française.* NDe

**M. H. :** Dans un des quartiers du 9-3, les jeunes s'appellent eux-mêmes les lascars et cela me paraissait intéressant de reprendre leur vocabulaire ; et puis j'ai été aussi séduit par le mot. Quand on en considère l'histoire, on s'aperçoit qu'il provient du nom de paysans du nord-est de l'Himalaya repérés par les Britanniques car ils étaient particulièrement courageux, notamment pour monter au sommet des mâts des bateaux<sup>4</sup>. Ces montagnards se sont distingués pour leur bravoure et ont acquis une certaine célébrité dans la marine. Ils avaient une réputation d'effronterie dans les ports et à bord des bateaux, y compris un côté transgressif comme s'ils étaient capables de narguer les autorités. Enfin, ce terme connote la tendresse et la façon dont nos grands-mères parlaient des garnements. Cela m'est assez cher qu'on épingle certains jeunes pour leur côté frondeur, effrontés et quelquefois vraiment méchants, voire délinquants, mais qu'on conserve à leur égard une certaine tendresse.

**M. R. :** C'est ce qui m'a touchée. Mais quel est le problème finalement avec les jeunes des quartiers qui posent problème ? Et d'abord qui sont-ils, ces lascars ?

**M. H. :** Ce sont des jeunes qui viennent des milieux populaires. C'est le terme qui me paraît le plus exact. Avant on disait « la classe

ouvrière » sauf qu'elle n'est plus ouvrière car elle est au chômage. Ce sont des jeunes assignés à des emplois subalternes, coupés de l'économie et de l'emploi. Ils sont épinglés pour des transgressions qui leur sont presque imposées et c'est ce que j'essaie de développer à la fin du livre. Ils font peur car les milieux populaires ont toujours fait peur aux gens qui gouvernaient qui ne sont jamais issus des milieux populaires ! Et ils prennent aussi du plaisir à faire peur. Ils sont encadrés par un système assez verrouillé, que j'ai appelé en m'inspirant de Michel Foucault, « le panoptique contemporain », et serrés de telle sorte que beaucoup ne peuvent pas accomplir les gestes normaux de l'existence sans se trouver *de facto* hors la loi. Même sans accomplir quelque geste que ce soit, ils sont hors la loi : pour des raisons d'immigration, d'obligation de travailler, de survie, d'habitat. Donc ils sont transgresseurs avant même d'avoir agi. Par exemple, pour ce qui est du droit de l'immigration, dans beaucoup de familles de ces milieux populaires, les gens sont toujours en défaut par rapport à la loi administrative, par rapport à la réglementation de la nationalité et ils sont faciles à mettre en cause pour cette raison.

**M. R. :** Ils sont français pourtant...

**M. H. :** Oui, ils sont français, mais vous savez comme moi que la nationalité française est très pointilleuse, et on peut très bien s'apercevoir que l'on n'est pas aussi français qu'on le pense, qu'on peut vous demander tout d'un coup le certificat de naissance de votre grand-père, or vous ne l'avez pas et vous ne pouvez pas l'avoir ! Cela arrive souvent et c'est un véritable traquenard. Pour ce qui est du droit du travail, de l'usage de l'espace public, ils sont en dehors des clous. Par exemple depuis les lois qui interdisent des rassemblements de plus de trois personnes dans les halls d'immeuble, comment un jeune normal vivant

dans une cité peut-il ne pas être hors la loi ? La loi n'est pas appliquée, bien sûr, mais elle est malgré tout menaçante, et ils le savent très bien.

**M. R. :** Ces lascars sont des garçons adolescents.

**M. H. :** Oui. Ils ont entre 12-13 et 22 ans, un peu avant l'adolescence et un peu après. Mais les filles s'y mettent

**Depuis les lois qui interdisent des rassemblements de plus de trois personnes dans les halls d'immeuble, comment un jeune normal vivant dans une cité peut-il ne pas être hors la loi ? La loi n'est pas appliquée, bien sûr, mais elle est malgré tout menaçante, et ils le savent très bien.**

aussi maintenant. J'ai assisté à des bagarres de filles, mais malgré tout ce sont principalement des garçons. Dans les cités la question du genre est très prégnante, les rôles sont partagés entre genres, les comportements des uns et des autres ne sont pas les

mêmes, les attitudes non plus. Ils se rencontrent, se connaissent mais pour des raisons à la fois historiques et culturelles que l'on imagine très bien, liées à la fois au passé de paysans, à l'imaginaire que l'on se fait de l'islam, à des modèles parentaux très différents pour ce qui est des garçons et des filles, les filles ont plus tendance à jouer à l'esquive, et avec intelligence, à être bonnes à l'école, par exemple, à se faire bien voir par leur professeur d'abord, ensuite des maîtres d'apprentissage, ensuite des patrons, etc., et à réussir des carrières, à faire des échappées assez intéressantes. Les garçons ont une attitude effrontée et hostile qui fait qu'ils sont mauvais à l'école, qu'ils buttent contre les autorités et qu'ils deviennent vite des voyous. Mais, ils ont aussi, il faut le souligner, un courage, y compris physique, une rage contre l'injustice que les filles n'ont pas. On entend beaucoup de discours selon lesquels les filles sont plus malignes, plus intelligentes, qu'elles s'en tirent mieux, que les garçons sont butés, bornés, et coincés. Je trouve qu'il y a aussi chez les garçons une grande richesse du côté du courage, que je tiens à signaler.

**M. R. :** Une vitalité !

**M. H. :** Une vraie et grande vitalité, très inventive. Mais ils ne l'ont pas tous, il ne faudrait pas confondre toute cette France...

**M. R. :** C'est cela que je voudrais que vous précisiez quand je pose la question « qui sont-ils ? ». Ils sont tous très diffé-

rents les uns des autres, mais il est vrai que la loi du groupe est violente.

**M. H. :** Ce ne sont pas tous des lascars, ils n'ont pas tous une inclination à la transgression et certains n'aspirent qu'à une chose, c'est à avoir des bonnes notes, être tranquilles et faire comme leur papa leur a dit. D'ailleurs, en général, j'ai trouvé beaucoup plus de diversité de caractère, de tempérament dans ces milieux issus de l'immigration populaire que dans les milieux un peu rangés de la bourgeoisie moyenne. Il existe entre eux de nombreuses différences. Il y a des caractères forts, des caractères contrastés, des trajectoires tout à fait originales et ce que vous disiez à l'instant est important ; en dépit des aspirations de chacun à créer sa trajectoire personnelle, le contrôle social du groupe de pairs est tellement fort que, de plus en plus, ceux qui auraient tendance à essayer de s'en tirer sans faire de bêtises ont du mal. Certains d'entre eux se laissent embarquer sous la pression du groupe de pairs dans des voies auxquelles ils auraient préféré échapper, même si ce n'est pas la seule raison qui les entraîne dans cette direction.

**M. R. :** Vous avez réussi à les contacter facilement ?

**M. H. :** C'est un milieu que je connais depuis assez longtemps. Je travaille dans les banlieues depuis vingt ans, donc je connais des lieux et des gens. J'en ai croisé beaucoup à d'autres occasions. J'ai interviewé des jeunes gens et des jeunes filles et quelquefois des moins jeunes. Je connaissais ce monde-là et donc, quand il s'est agi d'écrire ce livre, j'ai contacté quelques amis, passé quelques coups de fil et, très vite, on m'a donné accès à des jeunes qui pouvaient avoir des discours correspondant à mon intérêt. J'ai essayé malgré tout d'échapper aux caractéristiques exclusives de la banlieue verticale des grandes villes et j'ai donc été aussi dans des milieux ruraux. Je parle souvent des bourgs ruraux d'ailleurs, pas assez peut-être, et j'ai rencontré des gens qui

n'étaient pas du tout d'origine ni urbaine, ni migrante. Il est important d'échapper à ce cliché car c'est ainsi que l'on retrouve la catégorie « populaire ».

**M. R. :** C'est vrai car dans l'imaginaire collectif les lascars sont tous d'origine maghrébine ou subsaharienne.

**M. H. :** Mais ce n'est pas du tout le cas : dans les banlieues il n'y a pas que ces deux profils. Et dans les milieux populaires dans les périphéries ou quasi-périphéries urbaines, ou dans les bourgs y compris les campagnes, nombreux sont ceux qui font des bêtises ou qui sont épinglés par la justice. J'ai fait une grande partie de mon enquête du côté de Saint-Nazaire et je n'y ai rencontré pratiquement que des gens de vieille souche bretonne et vendéenne.

**M. R. :** Cela détruit le fameux stéréotype du garçon arabe, comme le décrit bien Nacira Guénif, le garçon arabe qui a bon dos, même si bien sûr il y en a aussi qui sont de fameux lascars. Pouvez-vous évoquer la question de la reconnaissance qui semble cruciale comme élément déterminant de leur conduite ?

**M. H. :** Je parle de deux ordres de reconnaissance, d'abord de la reconnaissance en tant que personne. Je crois que beaucoup de ces jeunes garçons s'insurgent contre une méconnaissance à leur égard. On ne les reconnaît pas comme des personnes estimables pour toutes les raisons que l'on imagine et en particulier pour la vitalité dérangeante dont on parlait tout à l'heure, cette imagination fertile et brouillonne. Leur capacité relationnelle très riche pourrait d'ailleurs nourrir des fictions romanesques. Ils demandent à être reconnus, maladroitement c'est vrai, et leur façon de réclamer cette reconnaissance consiste à se montrer au grand jour de façon agressive par des grands gestes défendus. Les enseignants devraient en être conscients, mais aussi les policiers car cela crève les yeux. Ils demandent donc d'abord à être reconnus comme des personnes dignes d'estime.

L'autre revendication de reconnaissance est plus complexe et plus difficile à comprendre car elle porte sur la dimension socialement nécessaire de leur geste transgressif individuel. Ils sont transgresseurs, ils font des bêtises au regard de la loi, quelquefois au regard de leur propre morale, quelquefois au regard de rien du tout car ce sont des bêtises tout court, des bêtises sans qu'ils en aient même conscience parfois, bêtises qui sont le résultat d'un trop-plein de vitalité. Donc ils le font. Mais je tente de

remettre les choses d'aplomb par rapport à la loi. Qu'est ce que transgresser la loi? Qu'est ce que signifie la transgression en général? Ils ne réclament pas d'être reconnus en tant que transgresseurs mais nous qui sommes adultes et sommes censés réfléchir avec distance à ces gestes, nous nous devons de demander à ce qu'ils soient reconnus en tant que transgresseurs pour ce que le risque de la transgression implique en regard de la fécondité sociale ou morale ou historique de la transgression. Car c'est la transgression de quelques-uns qui permet à la loi de bouger pour tous; et qui, finalement, permet au regard collectif de changer.

**M. R. :** Oui, sauf que le risque encouru par la transgression pour des gens « favorisés » est relativement minime et souvent pardonné d'avance. Eux, ils risquent leur peau, ils risquent la prison, ils risquent vraiment gros, or ils n'en ont pas conscience et souvent ils sont mineurs. Les enseignants ou les éducateurs, les adultes dans ces quartiers, sont souvent enclins à une sorte d'indulgence envers eux, même s'ils sont exaspérés – car ils sont exaspérants, d'ailleurs vous le montrez bien, ils sont insupportables, ils mettent les nerfs en pelote. Mais ne croyez-vous pas qu'il faudrait au contraire être plus exigeants envers eux de façon à les préserver au maximum du gouffre vers lequel ils se précipitent sans le savoir. On ne peut tout de même pas envisager les carrières de taulards comme une esthétique de la transgression!

**M. H. :** Je ne suis pas du tout partisan de l'indulgence, je pense que quand ils font des bêtises ils méritent qu'on leur réponde. Ce que je suggère c'est que la réponse sociale à toute transgression – et, j'insiste, elle est multiforme – soit adaptée. Il existe de multiples réponses: la réponse éducative est une

réponse sociale, le soutien éducatif et le discours d'accompagnement des personnes sont des réponses sociales, comme la punition d'ailleurs. Quelquefois sa sévérité est nécessaire mais je pense qu'elle peut être accompagnée de considération à l'égard de celui qui a transgressé: il a, d'une certaine façon et dans certains cas, fait preuve de courage, d'audace, d'imagination. C'est défendu, il est puni car il ne fallait pas le faire, mais on reconnaît la qualité de l'acte qu'il a accompli.

**M. R. :** Vous avez raison: ce ne sont ni des héros ni des zéros. Or, ils pensent qu'ils sont nuls.

**M. H. :** Ce ne sont pas des zéros, y compris dans leurs gestes transgressifs. Mohamed Razane, écrivain particulièrement brillant, fait dire à l'un de ses personnages: « Je suis un nul, je suis un archinul. » Certains jeunes le disent sans arrêt. Mais je considère non seulement qu'ils ne sont pas archinuls mais que le fait de transgresser n'est pas archinul. Le geste de la transgression n'est pas qu'un geste négatif, ce n'est pas qu'un geste contre, c'est aussi un geste d'ouverture de l'imaginaire, de la gestuelle, de l'insouciance aussi.

**M. R. :** Le street art le manifeste très bien. S'emparer des murs des villes est une transgression mais néanmoins, et pour finir, les graph, pour les meilleurs d'entre eux, s'affichent dans les expositions des élégants centres d'art... La transgression des artistes est reconnue comme un acte qui fait effraction.

**M. H. :** Je pense que la transgression est un acte qui ouvre la conscience. Si une génération ou une culture ne transgresse pas les règles qu'elle s'est données, elle ne voit pas le monde tel qu'il est. Il faut passer de l'autre côté pour le voir, et donc il faut que des gens le fassent. Cela ne peut se faire sans risque et je pense que cela doit être reconnu comme tel, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas punir ni bien sûr encourager.

**M. R. :** Je ne suis pas sûre que les jeunes eux-mêmes puissent comprendre ce discours. Quand un ado de quinze ans deale ou vole le sac à main d'une femme, si on lui dit qu'il a commis un acte transgressif...! Ce que je veux dire, c'est que la prise de conscience des adultes est une chose et la parole qu'on adresse aux jeunes en est une autre.

**M. H. :** Oui, mais il ne s'agit pas de dire à celui qui a arraché un sac à main qu'on le respecte pour avoir arraché le sac à main et qu'on le punit quand même. Je pense que tout l'environnement relationnel de la punition doit manifester de la considération pour les transgresseurs par le fait que la société se reconnaisse dans la transgression, que la dynamique sociale ait besoin que certaines lois soient enfreintes pour pouvoir éduquer à la loi.

**M. R. :** La loi autorisant l'avortement en est un exemple significatif qui a commencé par des transgressions courageuses...

**M. H. :** Et qui a été en butte à des discours moraux violents. C'est la même chose à beaucoup d'égards par exemple pour ce qui est de l'arrachage du sac à main. Bien sûr qu'il ne faut pas arracher le sac à main des vieilles dames mais, comment dire, il y a un problème de la répartition de la richesse dans notre pays. Faut-il faire le rapprochement entre l'un et l'autre ? Ce geste signale, malgré tout, qu'il y a un problème.

**M. R. :** Les parents dans les cités étaient du côté de l'ordre, quoi qu'on en ait dit. Ils punissaient leurs enfants quand ceux-ci étaient en faute. Maintenant, parfois, les parents sont du côté des enfants, par exemple quand ils payent le loyer avec l'argent du deal. Avez-vous constaté une évolution de ce point de vue ?

**M. H. :** D'une façon générale les parents des milieux populaires sont stricts sur les règles à respecter. C'est sûr qu'il existe une zone floue et que l'on ferme parfois les yeux sur l'origine des billets qui arrivent, on accepte que les garçons s'habillent avec des vêtements de marque qu'ils ne peuvent pas acheter. Les parents sont dépassés dans une certaine mesure, mais ils n'ont pas abdiqué de leur rôle éducatif, leur rôle de porteur de la règle et de la loi. C'est une idée fausse.

**M. R. :** Alors quelle ouverture possible, à part

le fait de partir du quartier ? Est-ce que partir est une solution comme le préconisent certains ?

**M. H. :** Non, partir n'est pas une solution. Je trouve un peu sévère de faire reposer toute la dynamique de remise en ordre sur le seul mouvement de ces gens. Ce serait plus juste de faire de ces quartiers, des villes. Cela fait longtemps qu'on le dit et je pense que c'est possible. Quand on compare l'argent investi dans les centres-villes, depuis disons trente ans, avec l'argent qui est investi dans les périphéries, dans les cités, dans la politique de la ville, on s'aperçoit qu'on est dans des ordres de grandeur très différents. Et malgré ce qu'affirment certains (que l'on a assez donné pour les pauvres et les quartiers de banlieue !), on a beaucoup plus investi dans les réhabilitations des centres-villes coquets et les rues piétonnes, etc. que dans les périphéries. Si ces endroits devenaient des villes ! Il y a deux jours j'étais à ALENÇON, dans un quartier assez pourri où une petite association a ouvert un restaurant de qualité, on y mange très bien, il n'y a que des produits frais, il n'y a pas un seul produit surgelé, cela s'appelle Aux Saveurs du Monde et les gens viennent du centre-ville pour y manger. Ils ont réussi à inverser le flux, à faire en sorte que ce ne soit pas aux jeunes, aux gens de ces quartiers de sortir mais que le mouvement s'inverse. Il faudrait que l'on parvienne à aménager ces quartiers de telle sorte que chacun puisse y vivre bien ; et que les habitants soient fiers d'habiter dans une vraie ville où l'on jouisse de l'urbanité, du plaisir urbain. C'est surtout vrai pour ceux qui ont franchi les mers et les montagnes – ils sont nombreux ! – attirés par cette fascination pour l'urbanité, et qui ne trouvent pas ce qu'ils attendaient,

**M. R. :** Les lascars vont au Forum des Halles le samedi, au centre-ville...

**M. H. :** On est marqué par le lieu où l'on habite. Je n'aime pas le terme d'exclusion car c'est une exagération superflue. Mais ces jeunes sont rejetés aux périphéries de la grande aventure de transformation du monde qu'est le travail, comme du système démocratique électif qui a une forte vertu d'intégration. Ils sont repoussés de ces espaces à la fois concrets et symboliques sans beaucoup d'espoir d'y retourner. Qu'on leur restitue la considération dont leur vigueur a besoin pour bousculer nos certitudes et l'on aura fait un grand pas dans la résolution d'une délinquance qui pourrait nos jours depuis trop longtemps. ■